

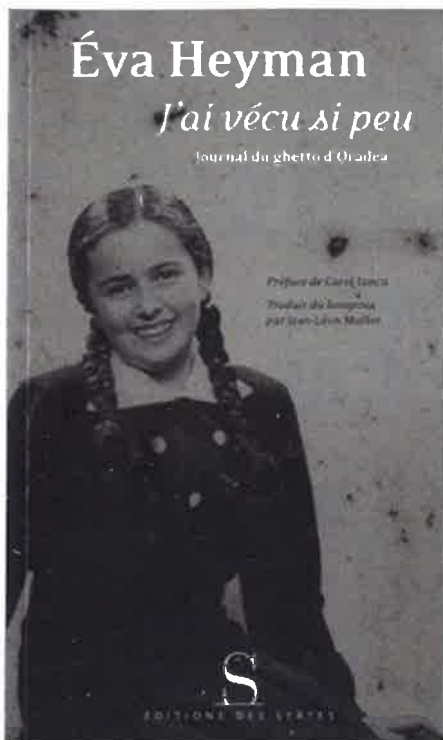
# « J'ai vécu si peu (journal du ghetto d'Oradéa) »

*Am trait ata de putin. Micul meu jurnal (version roumaine, 1991)*

EVA HEYMAN, (publié pour la première fois en 1948 en hongrois, sous le titre *Eva Lanyom*

« Ma fille Eva ») Trad. Jean-Léon Muller, éditions des Syrtes, Genève, 2013,

150 pages avec la préface et les annexes, 16 euros.



Le titre dit déjà toute la tragédie contenue dans ces quelques pages : la si courte vie d'une jeune fille de treize ans, déportée à Auschwitz et assassinée par Mengele le 17 octobre 1944 ; mais il faut lire l'excellente préface de Carol Iancu pour mesurer tout ce que ce bref « journal » (retrouvé et publié après sa mort par sa propre mère, Agnès Zsolt) a à la fois d'exceptionnel et d'exemplaire...

Eva vit dans la partie hongroise de la Roumanie de l'époque (le ghetto d'Oradéa) et malgré la mort qui rôde, les privations, les conditions inhumaines, elle commence le 13 février 1944 un journal intime qui s'interrompra hélas pour toujours le 30 mai, sur ce cri déchirant – d'autant plus insupportable qu'à l'instant où elle écrit ces mots, Eva ne sait peut-être pas encore, pas tout à fait vraiment, combien ils sont rigoureusement exacts, dans leur nudité et leur crudité :

« Mais je ne veux pas mourir, mon petit journal ! (...) je veux vivre (...) pourvu qu'il ne me tue pas, qu'il me laisse vivre ! » (p. 136).

Lorsque sa mère et son beau-père, miraculeusement épargnés, retrouveront ce bouleversant journal, ils le publieront presque aussitôt, mais lui survivront très peu : persuadée d'avoir abandonné sa fille, la mère se suicide en 1948, et son mari la suit dès 1949 ; ainsi, tout ce qui a existé autour d'Eva disparaît en 5 ans, anéanti par « la bestialité des bourreaux du IIIe Reich (...) l'immonde créature (...) la bête féroce (...) » (texte de Agnès Zsolt, p. 32). Un temps déportée à Bergen-Belsen, la mère d'Eva a peut-être frôlé celle qui allait, avec sa propre fille et la jeune Française Louise Jacobson, symboliser aux yeux du Monde futur la victime absolue, l'enfance assassinée : Anne Frank. Pourtant le « petit journal » n'est pas triste, ni morbide : l'adolescente vive, enjouée, amoureuse et critique qu'est Eva s'intéresse surtout aux éventuelles petites amies de ce « Pista Vadas » qu'elle aimerait tant séduire, aux épouses futures de son père, aux robes d'Agi (sa mère, Agnès), aux ragots de sa grand-mère... Elle s'inquiète de son niveau scolaire, se désole de la situation internationale, puis peu à peu prend conscience de l'assombrissement permanent et terrible de ses propres conditions d'existence ; en quelques mois, l'antisémitisme concret, paranoïaque, criminel, s'abat sur Oradéa et transforme une adolescence certes difficile mais encore supportable en une longue agonie programmée : « Ce qu'il avait vu au jardin Rédey était vraiment trop inhumain. Ils obligeaient les gens à monter à quatre-vingt dans les wagons, avec seulement un seau d'eau potable par voiture (...) ce qu'il a vu était si terrible que cette fois il n'a pas pu trouver le sommeil » (p. 136).

Quelques jours plus tard, c'est Eva qui part dans ce type de convoi (6 juin 1944). La préface de Carol Iancu laisse pourtant percer une lueur d'espoir, quant aux destinées des juifs de Transylvanie, puisqu'elle précise : « Un autre enfant (...) a été déporté dans les mêmes conditions

qu'Eva, mais a survécu : Elie Wiesel (...). Depuis il est devenu l'une des voix les plus autorisées de l'univers concentrationnaire » (p. 30).

Bien sûr, on ne peut qu'être frappé par le redoublement du drame collectif en drame intime, qui amène l'une des rares survivantes de la Shoah roumaine à se suicider trois ans après la restauration de la paix ! Agnès a-t-elle « abandonné » sa fille, en pensant la retrouver saine et sauve après la guerre ? La honte et le chagrin ressentis, la prise de conscience de l'énormité du mal enduré par son enfant de 13 ans, le regard accusateur des proches... ont dû précipiter cette femme dans le désespoir. Quoi qu'il en soit, ce document est à la fois historique, psychologique et humaniste : il interroge chacun sur son ressenti, sur l'histoire des décennies qui ont suivi la guerre, sur le sort des minorités dans l'Europe communiste des années 50-60 : ce n'est qu'à partir de la traduction en hébreu qu'on a pu enfin rétablir le texte original et en donner, en anglais, la première transcription internationale (1987) ; oui, 43 ans après la mort d'Eva ! Mais justice lui a été rendue : désormais, à Oradéa, le Centre de Recherche de l'Histoire des Juifs s'appelle « Eva Heyman » ; on ne saurait trop recommander à nos adolescents la lecture de ce « petit journal », vibrant de tendresse, de révolte, d'espoir, de doute : nous, nous savons vers quelle Nuit marchait Eva ; mais sa vie brève ne fut pas vaine, et son sourire lumineux, qui éclaire la couverture, flotte aussi dans ces moindres mots : « j'ai plein de choses à faire. Je dois absolument avoir très bien partout à la fin de l'année, car j'ai déjà eu une moins bonne note qu'Anni en géographie ! » (p. 63).

Nous sommes le 26 février 1944...

*Isabelle-Rachel CASTA*